

## QUELQUES ASPECTS SOCIOLOGIQUES DE L'ENSEIGNEMENT DES FILLES

Roger ESTABLET

*Le curriculum de Monsieur Roger Establet est si riche qu'il nous faut le résumer :  
Il débute comme professeur agrégé au lycée de Bastia.*

*Il est ensuite Maître-Assistant à la Sorbonne et à l'Université F. Rabelais de Tours.  
Puis Maître de Conférences à l'Université de Provence.*

*Il est actuellement professeur de sociologie à l'Université de Provence, responsable  
de l'équipe "Education, Formation et Emploi" dans une unité associée au CNRS  
dirrigée par Jean-Claude Passeron.*

*Roger Establet a entrepris une étude sur les modes d'insertion sociale, scolaire  
et professionnelle de jeunes dans un quartier populaire de Marseille et une autre  
étude sur le niveau scolaire du contingent français en collaboration avec l'INSEE  
et le LERSCO (\*).*

*A travers de multiples enquêtes, Roger Establet s'est efforcé de mettre au jour les  
relations entre l'appareil de production et le système de formation. Une étude fine  
des différences de scolarisation et d'insertion entre les garçons et les filles lui a  
paru un terrain solide à la réflexion et il vient de terminer avec Georges Felouzis  
un travail sur les relations entre télévision et lecture (travail qui paraîtra dans un  
prochain livre).*

*Tous ces travaux ont, bien entendu, amené Roger Establet à travailler sous la  
direction de personnalités telles que Raymond Aaron pour ne citer que lui, et à  
collaborer avec de nombreuses autres personnes telles que Christian Baudelot, avec  
lequel il a écrit et publié aux éditions "Le Seuil" l'ouvrage "Allez les filles" qui est  
à l'origine de sa collaboration à ce colloque.*

*La liste exhaustive des publications et des articles de Roger Establet est trop  
longue pour être énumérée ici. Ses nombreuses communications l'ont emmené non  
seulement à travers la France mais aussi en Belgique, en Espagne, en Italie, au  
Portugal, en Allemagne et jusqu'en Egypte.*

*Parmi ses nombreuses responsabilités, il a été président du chœur des universités  
d'Aix en Provence et responsable de l'organisation du Printemps Musical d'Aix.*

---

(\*) Laboratoire d'Etudes et de Recherches de Sociologie de la Classe Ouvrière (à Nantes).

### **La promotion des filles dans le système scolaire.**

Ce travail qui s'appelle "Allez les filles" et que nous avons mené avec Christian Baudelot est le résultat heureux d'un échec scientifique.

Christian Baudelot et moi étions dans une optique assez pessimiste vis à vis de l'école qui ne semblait servir qu'à la reproduction de la société existante. Nous avons fait pas mal de travaux sur ce sujet : l'inégalité des chances liées aux classes sociales, le redoublement à l'école primaire, les accès à l'enseignement supérieur, ... et nous avons un peu l'idée que l'école n'était qu'un moyen de reproduire les positions sociales, que d'une génération à l'autre elle ne servait qu'à passer le relais des parents favorisés aux enfants favorisés et qu'il n'y avait finalement rien d'autre qu'une reproduction sociale au sens strict. Nous n'étions pas les premiers à développer ce thème. De nombreux sociologues, Bourdieu et Passeron notamment, avaient fait cette démonstration, preuves à l'appui, et, lors de la rédaction de ma thèse, j'avais actualisé les travaux en prenant le suivi d'élèves que le M.E.N. a mené sur des générations entières d'enfants. J'ai ainsi pu récupérer le premier panel historique qui est celui de 1962 de l'Institut National Démographique. J'ai recalculé certains chiffres afin de pouvoir faire une comparaison avec d'autres panels. Mon idée initiale était qu'il y avait certes eu une évolution quantitative dans l'école, que cette dernière était devenue plus ouverte, que l'accès à l'enseignement supérieur était véritablement plus facile, mais qu'en fin de compte l'inégalité sociale s'était maintenue. Comme il se doit, j'avais bien entendu distingué les garçons et les filles et chemin faisant, cherchant à démontrer cette reproduction sociale, j'ai vu dans les chiffres un changement social de première importance. Il y avait quand même un réel changement : la progression des filles; et c'est sur ce fait là que nous avons voulu réfléchir. S'agit-il d'un élément qui va maintenir une société ancienne ou bien annonce-t-il un changement social?

La première chose à faire c'est de comparer à tous les niveaux possibles la statistique internationale et la statistique française. On s'aperçoit alors de plusieurs choses :

— C'est d'abord un phénomène neuf. On remarque que la croissance des filles depuis un siècle, de 1900 à 1970 s'est faite au rythme de 9 % l'an. Il n'y a rien en France, rien qui se soit accru à ce rythme sinon la télévision dans les années 60. Et Dieu sait si on nous a rabattu les oreilles avec la télévision dans les années 60! Voyez toute la littérature prophétique concernant les effets néfastes ou positifs de la télévision, le discours sur le village international, l'accès à "l'icosphère" ... Mais l'accession des filles au baccalauréat et à l'université au rythme de 9 % l'an pendant un siècle entier, personne n'en a tellement parlé. C'est un phénomène qui est passé inaperçu et qui a pourtant produit des effets : vous en avez rappelé quelques uns tout à l'heure comme en 1924 la création du premier club soroptimist en France, la même année où l'on reconnaissait aux filles le droit de suivre dans les lycées les mêmes programmes que ceux des garçons. Et il est probable que l'égalisation des chances d'accès à l'université en 1971 n'est pas pour rien dans

la grande flambée du mouvement féministe que nous avons connu à cette époque là. Mais on ne parlait pas du phénomène lui-même, de cette cause qu'était la transformation progressive de l'école, génération après génération, conduisant les femmes à accéder à des niveaux d'éducation de plus en plus élevé. Bien sûr il y eut aussi une croissance du nombre des garçons qui accèdent à l'université, mais premièrement le rythme en a été beaucoup plus faible et deuxièmement il est plus vulnérable aux crises économiques, aux guerres, aux événements politiques . . . et il est beaucoup plus irrégulier. Nous sommes en face de deux phénomènes sociaux relativement autonomes, l'accès des femmes à l'Ecole étant un phénomène social à part.

— Ensuite c'est un phénomène solide car général. Quand on prend la statistique internationale de la scolarisation, statistique qui commence à être excellente ce qui n'a pas toujours été le cas car c'est une statistique difficile et on ne compare pas facilement le système scolaire japonais au système scolaire français, par exemple.

Je voudrais faire ici une parenthèse. Ne croyez pas qu'il y ait 80 % de bacheliers au Japon. Ce sont les japonais qui nous ont fait croire ça. Par contre il y a 80 % d'enfants japonais qui sont scolarisés jusqu'à 18 ans et obtiennent un certificat de fin de scolarité qui ne leur permet pas d'accéder à l'université dans laquelle n'entrent que ceux qui réussissent un concours d'entrée.

Si on entend par baccalauréat un diplôme qui ouvre la porte à l'enseignement supérieur, les bacheliers japonais ne sont pas 80 % mais 34, ce qui est quand même un peu plus que nous mais loin des 80 %. Il faut se méfier des japonais, pas trop car c'est grâce à eux que nous avons ces calechettes bien utiles au travail du sociologue, mais ils sont malins : je crois que c'est la marque Honda qui, quand nos ministres ont répercuté cette affaire des 80 % de bacheliers, a basé sa publicité sur la phrase : "Achetez des voitures japonaises, elles sont construites par des bacheliers". Vous vous rappelez sans doute cette publicité gratuite financée par des ministres intoxiqués par une propagande non contrôlée.

Cela dit la comparaison est délicate : un certificat de fin de scolarité c'est peut-être un baccalauréat . . .

Toujours est-il que l'UNESCO a mis au point des évaluations pour les conditions d'accès au 3<sup>e</sup> niveau de scolarisation et on s'aperçoit alors qu'il y a une corrélation tout à fait massive entre la richesse d'un pays (le PNB par tête) et le pourcentage de ses étudiants. Cette corrélation peut s'interpréter dans les deux sens : il faut être riche pour se payer des étudiants, car les étudiants ça coûte cher ; pour être riche il faut avoir des étudiants qui travaillent dans vos entreprises. Finalement, l'évolution du pourcentage d'étudiants décrit assez bien la courbe du développement économique. Mais il y a plus. Si l'on dissocie les étudiants et les étudiantes, on pourrait prendre l'égalisation des chances entre garçons et filles pour l'accès à l'enseignement supérieur comme un meilleur indicateur encore du développement économique de ce pays. C'est donc sur ce développement économique et général d'un pays qu'est fondée la progression de l'éducation des filles et il n'y a pas beaucoup d'exception, même dans les pays arabes où l'on s'attend à beaucoup de sexisme. En fait les pays arabes sont souvent sexistes parce qu'ils sont pauvres et comme dans tous les pays pauvres, il y a une grande inégalité entre les garçons et les filles et un taux d'accès à l'enseignement supérieur faible pour les deux sexes. Mais dès qu'un pays arabe s'enrichit, les filles commencent à faire des études. Cette transformation de la société correspond donc à une tendance

lourde, solide et générale.

— Enfin c'est un phénomène spontané. Et ceci est très important, car quand les phénomènes sociaux ne sont liés qu'à des volontés, qu'à des décisions, qu'à des décrets, les transformations qu'elles induisent ne sont pas toujours très importantes. Ce n'est pas le cas quand elles sont portées par une évolution solide.

Par exemple, on dit souvent que Jules Ferry a fondé l'école primaire laïque, gratuite et obligatoire. Ce n'est pas tout à fait vrai. D'abord l'école n'est devenue réellement obligatoire – surtout pour les filles – qu'en 1945 avec la création des allocations familiales et le contrôle qui allait avec (ceci est démontré de façon tout à fait claire dans une belle étude de Jean Peneff sur la France de l'Ouest). Ce n'est donc pas parce qu'on a décrété l'école obligatoire qu'elle l'est devenue. En 1914, 5 % des conscrits français ont encore signé d'une croix leur appel.

Dans l'autre sens, le mouvement de scolarisation primaire au XIX<sup>e</sup> siècle s'est développé avant les législations elles-mêmes. On constate ainsi une décroissance du nombre des analphabètes, comme en témoignent les gens qui signent d'une croix lors de leur mariage.

Ainsi Jules Ferry n'a fait qu'organiser un mouvement qui existait avant sa venue. Si cela n'avait pas été le cas, les décisions qu'il a prises n'auraient probablement pas été aussi efficaces.

Il est donc important que cette montée en puissance de la scolarisation des filles soit un mouvement spontané qui repose sur des bases universelles. Il y a certes eu quelques décisions incitatives comme celle qui a été citée par Mme Marchal, mais elle a dit aussi qu'en ce qui concerne la mixité cela a résulté d'une décision pratique.

Je me souviens parfaitement de cet épisode qui m'a d'ailleurs étonné à l'époque. Vous savez que lorsqu'on cherche à introduire une réforme dans l'Éducation Nationale, quelle que soit cette réforme, quelle que soit la tendance de celui qui la promeut, il y a toujours des oppositions catégoriques, des protestations massives... Supprimez le latin et l'on voit la mobilisation des masses laborieuses se faire autour de la défense du latin ou du grec... Introduisez les maths modernes, ... la méthode globale ... bref tout fait problème, pose débat. En ce qui concerne l'introduction de la mixité, c'était en 1969 et l'école Léon Brulon de St Avertin où ma fille aînée était scolarisée, s'est transformée d'une école de filles et d'une école de garçons en une seule école mixte; les maîtres qui étaient habitués à travailler dans une seule école sont venus travailler ensemble, les enfants des deux sexes sont allés ensemble à l'école et personne n'a rien dit! Cela prouve que l'idée était déjà dans les mentalités. Il y a eu là aussi un mouvement spontané d'acceptation de la mixité et c'est tant mieux car s'il s'était agi d'une décision volontaire, il est à craindre qu'il n'ait pas duré longtemps.

### **Filles et garçons devant l'évaluation.**

La suprématie des filles est tout à fait claire à plusieurs niveaux.

D'abord à l'école primaire où elles ont moins de retard que les garçons puis dans les collèges où cette situation se maintient et enfin dans les lycées d'enseignements généraux où elles sont majoritaires.

Si on prend l'université comme un bloc, il y a à peu près 90 000 filles de plus que de garçons dans une génération d'étudiants, c'est-à-dire l'équivalent de l'effectif

masculin des facs de médecine. Cela traduit une domination assez solide et c'est assez général dans le système scolaire français.

Plus importante encore est l'étude comparée des performances des garçons et des filles. Depuis quelques années plusieurs ministres d'opinions différentes voir opposées (ce qui m'incite à croire qu'ici encore il s'agit d'une tendance lourde, je l'espère mais n'en suis pas sûr), plusieurs ministres donc, se sont ingéniés à mettre au point, non sans difficultés, ce qu'on appelle une **évaluation des élèves**. Non pas une évaluation destinée à sélectionner les élèves comme le fait le baccalauréat ou tout autre examen, mais tout simplement une évaluation destinée à savoir ce que sait un enfant en français et en maths. Il y eut des blocages, des boycottages systématiques et n'oublions pas que l'école c'est 13 000 000 d'enfants (800 000 par génération), c'est donc une évaluation lourde même s'il ne s'agit, pour le moment, que de deux disciplines. Cela permet de se rendre indépendant du jugement professoral dont on connaît la subjectivité et les limites et dont les professeurs même connaissent les limites quand ils réfléchissent à leur métier. Cette évaluation permet de comparer les garçons et les filles face à certains types de tâches. Cette comparaison fait disparaître certains stéréotypes. En français les filles sont bien meilleures que les garçons et cela se maintient jusqu'en 3<sup>e</sup>. En mathématiques, elles font jeu égal. On dit souvent qu'il y a une spécialisation des sexes et c'est vrai qu'il y a des points où les garçons sont un peu meilleurs et d'autres où ce sont les filles, mais dans l'ensemble les filles sont meilleures quand on évalue le potentiel de compétence scolaire qu'elles ont acquis jusqu'en 3<sup>e</sup>. Après, il est plus difficile de se faire une opinion car l'évaluation n'est pas encore en cours.

### **La mixité n'est-elle qu'apparente ?**

Face à ce phénomène on peut se demander si l'école est réellement devenue mixte, les filles ayant gagné une part (et non pas toutes) de la compétition scolaire, cela voudrait-il dire qu'il n'y a plus qu'un seul modèle de réussite qui se généraliserait pour les garçons et les filles ?

Or, quand on regarde bien l'école, dans tous ses éléments, à tous les étages du système scolaire, à travers de nombreuses enquêtes, on voit combien persiste, malgré la mixité, des différences très profondes dans la relation des garçons et des filles à l'école (et hors de l'école).

— Par exemple, une de mes étudiantes a observé très longuement les jeux de récréation à l'école primaire dans un quartier moderne (et non pas un quartier ancien ou traditionnaliste). Une caméra enregistrait les scènes dans la cours de récréation. L'usage de la cour est systématiquement différente selon le sexe : les garçons utilisent un espace maximum, avec un maximum de copains et un minimum de règles ; ils se déplacent en tout sens avec une mobilité formidable : on ne sait pas très bien quelle est la finalité de leur mobilité sinon le déplacement lui-même et l'occupation de l'espace. Les filles au contraire jouent à des jeux beaucoup plus économes d'espace, beaucoup plus normés, avec un nombre régulier de copines, le paradigme en étant le jeu de l'élastique qui est un jeu à la fois sur la règle et

dans les règles, car on peut changer la règle du jeu.

— Si on place maintenant la caméra sur une chaise à l'entrée de la classe, alors il est formidable de voir la différence d'attitude que les garçons et les filles se croient obligés d'avoir (ou qu'ils ont assez spontanément) en apercevant la caméra. Les filles en entrant, dès qu'elles voient la caméra, rectifient la tenue, font un joli sourire et manifestent qu'au fond elles ne sont pas si mécontentes d'être là, en tout cas devant la caméra : elles ont une attitude d'accueil sympathique. La plupart des garçons, au contraire, font des grimaces : ils manifestent qu'ils sont là, d'accord, mais que s'ils étaient ailleurs ce serait aussi bien !

— Ceci est corroboré par le travail qu'a réalisé mon ancien étudiant Georges Felouzis qui est maintenant Maître de Conférences à Bordeaux. Il a lui aussi utilisé une caméra vidéo à poste fixe qui permettait d'observer sept élèves pendant une heure. Il en a observé comme ça 1200. Et puis il leur a demandé un petit texte libre sur l'école après leur avoir précisé que c'était un travail d'étudiant, et que lui, étudiant en jeans et sans cravate, il en avait besoin et qu'ils ne seraient pas jugés là-dessus. Il leur a donc demandé : "Vous écrivez ce que vous voulez sur ce que serait une école idéale pour vous". Alors là la différence est incroyable. La plupart des rédactions des filles sont plus lisibles (ce n'est qu'une impression et il faudrait faire un contrôle, vérifier que ce n'est pas un stéréotype) et quand on analyse le contenu il est rare de rencontrer des manifestations d'hostilité à l'égard de l'école ; certaines filles vous décrivent des choses fabuleuses, des écoles en verre comme le nouvel aéroport de Marignane, avec des plantes ... mais finalement si le fantasme améliore l'institution, son activité resterait foncièrement la même. Mais les garçons, eux, racontent de drôles d'histoires. Il y a ceux pour qui dans l'école idéale on organiserait la chasse aux profs, il y a beaucoup plus de tension, d'agressivité ; peut-être n'est-ce qu'un jeu, il n'est pas sûr qu'ils soient sérieux et peut-être ne viendraient-ils pas avec un fusil à grain de sel, peut-être n'ont-ils pas vraiment cette idée, mais ils se sentent obligés de se manifester ainsi. Pour d'autres le fantasme s'oriente vers le technique ; l'école serait transformée en un atelier, non pas un simple atelier de mécanique, mais un atelier de choses prestigieuses, par exemple un atelier d'apprentissage de pilote d'avions et à partir de là, la cantine serait à l'image des repas servis dans les avions avec du homard, du caviar ... et le reste à l'avenant.

Il est quand même extraordinaire qu'après tant d'années de mixité (tous ces braves gens sont à l'école ensemble depuis l'âge de 3 ans), on ait une telle différence d'attitude entre garçons et filles.

Poursuivons avec la classe de 2<sup>de</sup>. Baudelot a fait une telle étude à Nantes sur les mathématiques, mais elle confirme d'autres études réalisées sur d'autres points du système scolaire par divers chercheurs comme Marie Duru-Bellat à Dijon. Baudelot connaissait la note et l'appréciation des élèves en mathématiques et il leur a demandé ce qu'ils pensaient de leur valeur dans cette discipline. On a vu que les filles ne vont pas dans les filières scientifiques, et justement les filles se

sous-estiment plutôt. Une fille qui a 12 va dire : “je suis moyenne”, mais on trouve des garçons qui avec 8 disent : “je suis excellent”. Et ce n’est pas à Marseille que cela se passe! C’est à Nantes!

Au moins à titre d’hypothèse, on peut essayer de coordonner tant de récurrence dans le système scolaire. Comme l’ont montré les psychanalystes italiens (et d’autres), je crois que les filles ont appris très tôt à s’occuper d’autrui, à être ouvertes aux autres, à rester dans un espace restreint, comme elle a vu sa mère se mouvoir dans un espace plus restreint que son père ... C’est un stéréotype assez récurrent d’une société à l’autre. Maintenant que nous sommes assez riches pour que les filles aillent à l’école (l’école ne leur étant plus interdite), qu’elles ne restent plus à aider leur maman à faire des travaux ménagers comme cela a été le cas très longtemps, maintenant dans le système scolaire, la fille anticipe mieux ce genre de relations qu’elle a apprises. Car s’il y a une pédagogie des maths, du français ... il y a une pédagogie implicite dans l’école : au delà du programme il y a le fait qu’à l’école il faut rester tranquille sur sa chaise; c’est une chose importante que de ne pas bouger, d’écouter la maîtresse, de ne pas la mettre en colère ... Si on sait faire tout ça et bien ça marche mieux et je pense que les filles sont plus à même d’apprendre ce côté implicite de l’école et on voit ainsi comment dans les premières années elles accumulent ce capital que les garçons dilapident un peu parce qu’on leur a appris à commander, à être des chefs, à se déplacer dans un espace opulent, à être sales.

Oui, à être sales. On est bien content quand ils rentrent à la maison et qu’ils sont tout sales. On les gronde un peu, mais on est content ... surtout chez nous, pas à Nantes! On dit que c’est surtout dans le sud qu’on fait ça, mais j’ai vu le faire ailleurs aussi. Une psychanalyste italienne a très bien expliqué cela : le garçon a le droit d’être sale pas la fille et cela est vrai en Allemagne, à Marseille ou en Italie.

Finalement le garçon perd pas mal de temps à s’affirmer dans une institution scolaire où on lui restreint son espace, ou en plus maintenant ce sont des femmes qui font la loi pendant un moment puisqu’il y a plus d’institutrices que d’instituteurs. Tout cela n’est pas commode pour lui, c’est pourquoi il fait ses grimaces.

On pourrait penser qu’il n’apprend rien, mais je ne le pense pas parce qu’ils apprennent finalement un truc que les filles n’apprennent pas et sur lequel il faudrait réfléchir, c’est qu’il apprend à ne pas trop croire à l’école. Si vous voulez, quand une fille qui a 12 ans vous dit “je suis moyenne” elle ne dit là que l’opinion du prof, car les professeurs sont toujours un peu élitistes (\*). Pour eux, 12 ce n’est pas 16, c’est moyen et il n’y a rien de pire que la moyenne. La fille non seulement répercute ce jugement de l’école mais encore elle l’amplifie, tandis que le garçon s’en fiche. Et il faut savoir que cette attitude est payante. Les gens qui bluffent, les gens qui ont de l’assurance dans le système scolaire, les parents cadres supérieurs qui disent, contre la loi, je veux une 4<sup>e</sup> pour mon enfant et je ne demande pas de deuxième choix, une 4<sup>e</sup> sinon rien (comme le choix Ricard), alors qu’il faut demander une 4<sup>e</sup> ou le redoublement, une 4<sup>e</sup> ou une 4<sup>e</sup> techno ... ,

(\*) Bourdieu et Passeron citent dans “Les héritiers” la façon dont R. Aaron disait avec un mépris profond : “Ah, mettons-lui tout de même la moyenne”.

## QUELQUES ASPECTS SOCIOLOGIQUES DE L'ENSEIGNEMENT DES FILLES

ces parents qui ne remplissent que la première ligne sont gagnants, on les écoute. C'est comme quand Maradona a marqué le but avec la main et que son équipe a quand même gagné la coupe du monde! La tricherie, le bluff, la confiance en soi, l'audace . . . payent parce que l'école est une société compétitive et si l'on croit trop au verdict des autres on perd quelque chose.

Dans ce système le garçon est mieux placé. Pas tous les garçons car il y en a un certain nombre qui ont tellement confiance en eux, qui écoutent tellement peu l'école qu'ils se retrouvent dans les filières les plus défavorisées des LEP. Finalement les garçons ont une espèce de scolarité bipolaire avec le meilleur et le pire. On les retrouve au sommet dans les classes préparatoires et on en retrouve quelques uns dans des boulots industriels un peu pénibles et parfois même on ne sait pas où les mettre et on essaye d'inventer pour eux, pour re-socialiser ces gamins devenus vraiment terribles, des enseignements par alternance. On est finalement devant un problème profond qui dépasse largement ce sur quoi se fonde l'orientation.

Je voudrais citer ici un exemple plus personnel que je vis chaque année avec mes étudiants. Chaque année on fait une enquête de taille mille. L'enquête est bonne ou mauvaise mais on la fait complètement d'un bout à l'autre pour apprendre à faire une enquête. Je peux alors comparer le comportement des garçons et des filles, car si j'ai beaucoup de filles et de moins en moins de garçons, il en reste quand même un peu, ce n'est pas comme en psychologie ou dans d'autres disciplines qui sont complètement féminisées. Chaque élève a une dizaine de questionnaires, et comme j'ai des classes de 100 à 150 élèves, j'obtiens ainsi des enquêtes de taille 1000 à 1500. Ces 10 questionnaires doivent être traités d'un bout à l'autre de la chaîne. Or, lorsqu'il y a les opérations les plus pénibles, comme la saisie sur ordinateurs, les garçons viennent faire leur travail puisque c'est obligatoire mais au bout d'une demi-journée, quand ils en ont saisi 5, ils s'en vont, estimant avoir assez appris; la finalité globale de l'enquête, ils s'en foutent. Il faut qu'il y ait un prof qui dise : "là ça ne va plus, il n'y a que 5 questionnaires, tu vas être collé". Il faut sortir le carton jaune comme quand on a affaire à un footballeur machiste du genre Amoros qui ne voit jamais venir le 2<sup>e</sup> carton, je ne sais si vous l'avez déjà remarqué? (\*) Oui, les femmes n'aiment pas le football, c'est pour ça que je prenais cet exemple . . . (\*)

Je crois en effet que l'intérêt pour le football est une des différences culturelles liées au sexe et qui est la plus forte. C'est d'ailleurs pour ça que dans notre ouvrage nous avons mis le titre "Allez filles". C'est pour marquer que c'est un livre écrit par des hommes. Nous ne sommes ni femmes, ni féministes. Nous sommes des sympathisants de la mixité car les seuls souvenirs que j'ai de la non mixité sont des souvenirs plutôt désagréables; il y avait l'internat du lycée Louis Le Grand dont je garde le pire souvenir malgré les bénéfices que j'en ai retiré dans ma carrière et il y a eu le service militaire; ce sont des choses dont je me serais parfaitement passé.

Et puis la mixité c'est aussi la chorale car avec quatre voix c'est quand même mieux qu'avec une seule . . .

Pour en revenir à ce livre, nous avons écrit un livre de supporters et les supporters masculins, je ne sais pas si vous le savez puisque vous ne connaissez pas bien le sport, soutiennent essentiellement leur équipe quand elle est entraîné de gagner! Il y a beaucoup plus de "Allez l'O.M." et de "Ola"

---

(\*) bruits et rires dans la salle . . .

quand Papin a déjà marqué un but et qu'il s'en prépare un autre que quand on est dans le marasme comme c'était le cas à Bari ... Là le silence s'établit ...

### L'enjeu social

J'en viens maintenant à ma conclusion.

On a aujourd'hui des modèles de socialisation qui sont bel et bien différents pour les garçons et pour les filles et ces modèles se retraduisent dans le système scolaire. Il faut tenir compte de ça si on veut que les choses évoluent. Les filles ont autant à apprendre des garçons que les garçons des filles si on veut rentabiliser le capital social que représente l'intelligence des jeunes.

Reste le problème social que pose ce phénomène de fond qu'est la reconnaissance publique de la capacité des femmes. Ne disons pas trop vite que les femmes n'ont eu que des diplômes. Un diplôme c'est très important car cela traduit la reconnaissance publique des capacités. Pensez à ce ministre qui a fait un truc qui n'est pas mal : il a refait du brevet des collèges un examen. A l'époque j'étais en Lozère dans un village reculé, eh bien pour les gosses c'était important d'avoir un brevet plutôt qu'une délibération écrite sur un bout de papier au terme d'un conseil de classe. C'est donc important un diplôme, une reconnaissance publique quel que soit l'aménagement des examens c'est autre chose qu'une reconnaissance privée. C'est pourquoi quand les filles ont acquis le baccalauréat en 1871, avec ce qu'il représentait à l'époque c'était l'amorce d'une transformation profonde de la société.

Cela pose un sérieux problème, car l'école avec ses avantages et ses inconvénients est une société très inerte, qui ne change pas facilement et dans le fond cela se comprend ne serait-ce qu'en raison de la démographie scolaire, il n'est pas facile de transformer quoi que ce soit dans une société de 13 millions d'enfants et d'un million d'adultes syndiqués (ou plutôt non syndiqués, ils ne le sont plus tellement). Et puis les modèles professés sont des modèles très anciens.

Un exemple : ici, dans cette salle il y a des gens au premier rang. C'est parce qu'il y avait écrit "RESERVÉ" et que ceux à qui on avait réservé la place se sont mis au premier rang, mais moi quand je fais cours dans n'importe quel amphi de ma fac (et je ne crois pas être particulièrement impressionnant) il y a toujours quatre rangs de libres et pour faire descendre les étudiants il me faut monter en haut de l'amphi, et je sais pourquoi. C'est à cause des moines irlandais du IV<sup>e</sup> siècle qui ont inventé le convict scolaire, les rassemblements autour de la parole sacrée. La parole est restée sacrée depuis le IV<sup>e</sup> siècle et l'espace qu'on a construit autour n'est pas facile à transformer.

Un autre exemple est l'inégalité sociale. On a mis une énergie folle pour diminuer l'inégalité sociale à l'école et on n'a rien changé du tout. Malgré tous les mots d'ordre il n'y a eu aucun résultat positif. D'ailleurs si vous connaissez un pays où les enfants d'ouvrier réussiraient mieux à l'école que les enfants de cadre, signalez le moi, car ça ferait une publication formidable! Mais dès qu'on a des statistiques on voit qu'il n'y en a pas.

Cette inertie de l'école est donc un inconvénient, mais c'est aussi un avantage, car quand un système inerte comme l'est le système scolaire se transforme, la transformation elle-même est dotée de cette inertie et par suite, la promotion des femmes par centaines de mille, génération après génération au rythme de 9 % l'an

pendant 70 ans, cela ne s'abolira pas comme ça.

Et cela va changer la condition de la femme. On pose souvent le problème de la condition féminine sous forme dualiste : la famille d'une part, le boulot d'autre part. C'est un problème très sérieux, mais il ne faut pas croire qu'il n'y a qu'un problème familial. Ce problème existe parce que c'est un vieux modèle qui vient de loin, mais il y a aussi un problème dans les entreprises. Car quand on analyse la façon dont sont rémunérés les hommes et les femmes, on s'aperçoit que les arguments du type : "On paye moins les femmes parce qu'elles ont moins d'assiduité, parce qu'elles investissent moins dans la profession ...", ne tiennent pas debout. On sait parfaitement neutraliser ces facteurs et l'INSEE le fait systématiquement dans les données sociales, alors à expérience professionnelle égale, à niveau de responsabilité égal ... il y a une différence de 1500 F par mois. Il y a là aussi des mentalités à changer. Cela veut dire qu'en général quand les employeurs embauchent une femme ils ne prennent pas en compte les paramètres objectifs de sa situation dans les mêmes conditions que ceux des hommes. Et cela rejaillit sur la famille bien sûr.

Si on raisonne en terme de rationalité strictement économique, si la femme de compétence égale à celle de son mari a une rémunération moindre, s'il y a une situation à sacrifier, il est normal que ce soit celle de la femme plutôt que celle de l'homme. Il faut donc tout changer en même temps.

Mais il y a un troisième terme qui est cette formation et cette compétence socialement reconnue qu'ont acquises les femmes, ce qui leur permet de progresser, d'améliorer leur qualification et ce qui permettra peut-être de mener à bien ces plans dont Mme Marchal nous a parlé, car sacrifier cette richesse humaine que représente la compétence féminine, c'est faire perdre à la société un investissement important et ça n'est pas très intelligent.

D'autre part, si on réfléchit en terme de micro-économie, on peut très bien imaginer qu'une femme qui estime que la famille est un sacrifice trop grand pour sa profession, sacrifie la famille. Qu'est-ce qui empêche une femme, sinon de sacrifier sa famille, du moins d'avoir une famille moins pesante avec moins de gosses? Sans tomber dans les scénarios catastrophes, on peut très bien imaginer des modèles d'individualisme très forts où l'on se dit que, après tout, si la seule façon de faire reconnaître les compétences acquises, c'est de sacrifier la famille, sacrifions la famille! Pourquoi pas? Vous savez que les italiens nous donnent depuis quelques années l'exemple d'une fécondité qui a chuté de façon radicale. Vous savez que la génération allemande qui va quitter le travail dans les 15 prochaines années ne sera remplacée qu'à 89 %. Il faudra trouver d'autres travailleurs. Où les prendra-t-on? Ira-t-on chercher des turcs si sympathiques!? Ou des arabes alors que nos sociétés européennes sont si favorables à l'immigration massive de travailleurs!? Et pourtant nous en sommes là. Autrement dit, nous sommes devant des problèmes tout à fait sérieux qui ne sont pas résolus et dont moi, je n'ai pas la solution. Il vaut d'ailleurs mieux se passer de solution car celles que l'on propose sont parfois pires que les maux qu'on analyse.

En tout cas, le problème est sérieux et dans le fond il y a une partie à jouer.